

Mythes de l'Orient en Occident



Jean-Louis Tritten



ellipses poche

HISTOIRE DES MYTHES DE L'ORIENT EN OCCIDENT

Il n'est pas de notions plus variables ni plus relatives que celles d'Orient et d'Occident. Alors que, pour la plupart des Européens, elles représentent des localisations spatiales définies depuis des siècles, partout ailleurs, en fonction de la sphéricité et de la rotation de la Terre, ces deux mots devraient s'appliquer à des espaces variables selon les régions et les pays. On pourrait en effet affirmer aisément que, pour un Japonais, l'Orient est constitué par les États-Unis et l'Occident par la Corée ou la Chine, et que, pour un Américain de l'Utah, l'Orient est la côte Atlantique de la Nouvelle-Angleterre et l'Occident, celle du Pacifique. Dans l'Antiquité, pour un Égyptien, l'Orient était le désert arabe et l'Occident le désert libyque, le Nil servant de frontière entre le monde des vivants (l'Orient-soleil naissant) et celui des morts (l'Occident-soleil couchant) où on embaume les cadavres. Dans ce cas précis, l'Orient et l'Occident sont devenus des mystères religieux. Dès l'Antiquité classique, tout se calcule à partir d'Athènes ou de Rome, centres de l'univers antique et tout ne prend son sens que dans le *mare internum* des Romains. Il y a donc un formalisme extrême dans l'emploi que nous devons faire de ces deux mots. À l'origine, « orient » est une réduction du latin *ab oriente sole* (« où se lève le soleil ») et « occident » celle de *ab occidente sole* (« où se couche le

soleil »). Au cours du Moyen Âge se forme progressivement la dualité Orient/Levant et Occident/Ponant. Tous ces groupes de mots sont des équivalents : « Ponant » provient d'un latin décadent *sol ponens* (« soleil couchant ») et « Levant » de *sol levans* (« soleil levant »). On a même tiré de ce dernier, un substantif, Levantins, qui désigne les habitants de cette région très particulière du Proche-Orient, et une expression bien connue dans la géopolitique classique, les échelles du Levant (*grosso modo* « les escales du Levant »).

Il est donc clair que tous ces mots n'ont de sens que par rapport à un observateur fixé en Grèce, en Italie, en France ou en Angleterre, et, évidemment, ils auraient toujours dû exprimer des notions relatives. Or l'histoire de la langue française ne nous tient pas tout à fait ce discours. Comment se fait-il que deux notions, qui n'avaient d'existence qu'au sein de la civilisation antique, ont pu persévérer jusqu'à nos jours et infléchir un mode de pensée géographique, culturel et même ésotérique ? Par quelles voies en est-on arrivé là ?

LA GRÈCE ANTIQUE

Qu'on se situe à Rome, ou, plus anciennement, à Athènes, l'Orient a toujours été situé à l'est. Dans ce qu'il est convenu d'appeler la démocratie athénienne, même si le mot – trop moderne – ne convient pas exactement à la chose, l'État grec se conçoit comme opposé non à des ennemis, mais à des barbares (*oi barbaroi*), contrairement aux Romains qui se dressaient contre des *inimici* (des ennemis).

Dans les temps anhistoriques de la légende, l'*Illiade* raconte une guerre entre les Grecs et les Troyens qui conduit, à partir du prétexte bien léger du rapt d'Hélène, reine de Sparte et épouse d'un ennuyeux Ménélas, à une catastrophe pour Troie/Ilion. C'est là le prétexte général, qui n'est qu'à peine évoqué dans le poème d'Homère, car le sujet même de l'épopée est une querelle presque grotesque entre Achille et le Roi des rois, Agamemnon, à propos du partage des esclaves et de la belle Briséis en particulier. Même si on doit constater que les civilisations grecque et troyenne, telles qu'elles sont décrites dans

l'épopée, ont des points de ressemblance culturels et cultuels, cette victoire a, rétrospectivement, un sens. L'histoire nous apprend bien que les Achéens (les Grecs ne sont pas nommés, les seuls noms que l'on trouve représentent des peuplades grecques protohistoriques) sont les cousins de ces habitants de l'Asie Mineure qui sont vaguement représentés par les Troyens. En revanche, pour les scribes qui mirent au VII^e siècle av. J.-C., par écrit, les poèmes oraux du supposé Homère, sous le règne de Pisistrate, c'était l'occasion de souligner définitivement la querelle des deux mondes et la supériorité de la Grèce sur l'Asie. Homère était même devenu une sorte de poète officiel grec, puisque le fils de Pisistrate, Hipparque, ordonna que l'*Iliade* et l'*Odyssée* fussent toutes deux lues en public et dans leur intégralité aux fêtes des Grandes Panathénées. Usage important qui semble s'être maintenu jusqu'à l'époque de Platon. Toutefois un fait moins marquant mérite d'être relevé. Chateaubriand, visitant la côte asiatique de la Turquie, contourne le cap Sigée et commente ainsi le paysage :

Je promenais mes yeux sur ce tableau et les ramenais malgré moi à la tombe d'Achille. Je répétais ces vers du poète :

« L'armée des Grecs belliqueux élève sur le rivage un monument vaste et admiré ; monument que l'on aperçoit de loin en passant sur la mer, et qui attirera les regards des générations présentes et des races futures. » [Suit le texte d'Homère, *Odyssée*, XXIV]

Les pyramides des rois égyptiens sont peu de chose, comparées à la gloire de cette tombe de gazon que chanta Homère, et autour de laquelle courut Alexandre.

Itinéraire de Paris à Jérusalem, III^e partie

On peut dire qu'en l'occurrence, la légende devient presque une réalité. Elle nous dit, de sa voix ferme et floue, que « le bouillant Achille », plus que désolé de la mort de son « ami » Patrocle, se leva et provoqua en duel « le vaillant Hector » et le tua sous les remparts de Troie. Mais Pâris, qui, en général, ne montrait d'autres qualités que galantes, d'une flèche imprévue aussi bien que mortelle, atteint le talon d'Achille et tue son ennemi. Les Grecs vont faire à leur héros

des funérailles spectaculaires auxquelles ils associeront celles de Patrocle et enterreront les deux urnes funéraires non loin de Troie, au cap Sigée. Cette disposition est absolument prémonitoire. Achille, le héros parfait, le guerrier grec idéal, gît pour l'éternité sur la terre ennemie, et sa tombe est face à cette mer qui a porté les troupes du Roi des rois d'Occident en Orient. Il est le trait d'union qui manquait dans cette guerre sans merci que l'Occident a délibérément portée en Asie. Et, d'ailleurs, plusieurs siècles plus tard, le jeune Alexandre va danser autour de cette tombe qui préfigure la sienne. Mais Achille est un héros (un demi-dieu) qui subit une destinée qui a été annoncée dès longtemps à sa mère et ne peut lui échapper. Alexandre, qui, lui aussi, s'estime demi-dieu, tentera de dompter la destinée et d'accomplir ce qui n'a pu se faire auparavant. Ce qui était, pour l'un, un signal devient, chez l'autre, le sens de toute sa vie. Désormais la Grèce peut étendre sur l'Orient sa culture et son système de pensée.

Entre-temps, la situation n'a pas toujours été simple. Quittons l'ère des dieux omniprésents dans la vie réelle, pour atteindre les époques historiques. À deux reprises au moins, la cité souveraine d'Athènes a été confrontée à la menace orientale. Et, aussi bien à Marathon (490 av. J.-C.) qu'à Salamine (480 av. J.-C.), elle a rejeté de son sol sacré l'envahisseur persan (Darius, puis son fils, Xerxès). Non seulement elle renvoyait chez lui un ennemi prêt à la faire tomber en esclavage et à lui imposer ses mœurs considérées déjà comme décadentes, mais elle se positionnait comme le défenseur d'une civilisation qui n'avait pas encore été définie comme occidentale, mais qui se sentait déjà supérieure à toutes les autres. La clarté équilibrée contre des pratiques barbares, la « démocratie » contre l'impérialisme des satrapies. Ce faisant, elle rééditait dans le sens inverse cette guerre de Troie au cours de laquelle ce sont les Grecs qui avaient mené l'assaut contre l'Asie et avaient exporté leur civilisation en Orient en prenant la ville par trahison.

La tragédie grecque apporte quelques nuances intéressantes. Eschyle d'abord, avec *Les Perses* (472 av. J.-C.). Le grand tragique, lui-même ancien combattant de Marathon, n'a pas essayé de mettre en scène les Athéniens attendant dans l'inquiétude des nouvelles de Salamine, il a délibérément choisi de faire parler les Perses eux-mêmes.

À Suse apparemment, ou peut-être à Persépolis, devant le tombeau de Darius (qui d'ailleurs n'est ni à Suse ni à Persépolis, mais à Naqsh-e-Rostam à 4 kilomètres de Persépolis, mais cela, Eschyle ne pouvait pas le savoir), la famille impériale attend les nouvelles et s'inquiète. Pour un critique comme Edward W. Saïd (auteur de *L'Orientalisme*) : « Ce qui compte ici, c'est que l'Asie parle grâce à l'imagination de l'Europe, qui est dépeinte comme victorieuse de l'Asie, cet "autre" monde hostile, au-delà des mers. À l'Asie sont attribués les sentiments du vide, de la perte et du désastre : prix dont semblent être payés les défis que l'Orient lance à l'Occident ; et aussi cette plainte : dans un passé glorieux, l'Asie était plus brillante, elle était elle-même victorieuse de l'Europe. » On retrouvera étonnamment le même rapport culturel après la bataille de Poitiers (732). L'Orient vaincu reste fascinant. Soixante-dix ans plus tard, Euripide, dans *Les Bacchantes* (406 av. J.-C.), met en scène un Dionysos aux origines asiates. La pièce fait indirectement écho aux religions de Bendis, de Cybèle, de Sabazios, d'Adonis et d'Isis, qui se sont introduites en provenance d'Asie Mineure et du Levant.

En fait, dans *Les Perses*, l'Asie tout entière est symbolisée par la voix de la mère de Darius, comme si Eschyle avait voulu nous montrer comment l'Europe voyait l'Asie : « excessive » donc dangereuse, insaisissable et tellement peu soumise aux critères de la réflexion intériorisée que les philosophes grecs (nous sommes au centre du siècle des philosophes, Socrate, Platon, etc.) étaient en train de porter à un de ses points culminants. Et, pour bien finir de cerner le problème, les dimensions géographiques de l'Orient sont déjà toutes prêtes, les lignes de partage des eaux sont tracées, il y a vingt-cinq siècles de cela.

Ce sentiment profond de la différence est accompagné d'un autre, qui vient le nuancer, la curiosité pour l'autre. L'historien Hérodote (484-420 av. J.-C.), est un des tout premiers de l'Antiquité à avoir été à la rencontre de l'Orient et à l'avoir décrit avec une grande précision. Né Grec à Halicarnasse, sur la côte de l'Asie Mineure qui avait été colonisée très tôt par les Ioniens, il fut, très jeune, familiarisé avec les usages de l'Empire perse dont sa ville natale dépendait administrativement. En dépit des apparences, Hérodote fut certainement plus un « barbare » d'origine carienne qu'un pur grec d'Athènes.

Grand voyageur, il visita, tout d'abord et surtout, l'Égypte. Grâce à lui, on en sait beaucoup plus sur les usages religieux ou sociaux de ce pays encore mal connu à son époque. Tout comme les voyageurs modernes, il fait la croisière classique qui le mène jusqu'à la Vallée des Rois, aux colosses de Memnon et à l'île Éléphantine en face de l'actuel Assouan. Par la suite, ce voyageur infatigable visita la Perse, Babylone, la Colchide et la Macédoine. Grâce à lui, les Grecs se familiarisent avec cet Orient inconnu, mystérieux, donc inquiétant et les mœurs d'autrui deviennent moins obscures, presque des modèles parfois. On voit donc que, dans la même période, on assiste à deux mouvements parfaitement inversés, l'un de tentative d'invasion de l'Occident par l'Orient, l'autre de découverte positive de ce qui pouvait n'être, globalement, qu'un ennemi à poursuivre.

Une centaine d'années plus tard, la fragile démocratie athénienne, dont l'empire constitué après Salamine avait perdu une grande partie de ses forces, sombre dans les parloles politiques lorsque Philippe, roi de Macédoine et son fils, Alexandre (356-323 av. J.-C.), entreprennent d'unifier la Grèce sous leur pouvoir. Ni Philippe ni son fils n'ont connu un système politique démocratique. Ils sont du nord de la péninsule et gouvernent un royaume acagnardé. Après la conquête de Philippe et l'unification, sous ses ordres, de la Grèce classique, en -334, Alexandre va se lancer dans la plus grande aventure politico-militaire de l'Antiquité. Et, curieusement, alors qu'il pouvait étendre ses conquêtes vers le centre-nord de l'Europe (Russie, Europe centrale, Germanie, Gaule peut-être), il se dirige vers le sud, définissant par là même les limites de l'Orient pour des siècles : la Perse, le Moyen-Orient, l'Égypte, la Babylonie et même les confins de l'Afghanistan et de l'Inde. Alexandre n'est pas le jeune sauvageon que ses origines pourraient laisser croire. Il a été élevé par un prestigieux professeur, Aristote, et connaît parfaitement la poésie et la philosophie grecques. Ce n'est pas non plus le blond conquérant lumineux et éphémère que nous a transmis l'histoire un peu embellie, mais il s'engagera dans cette aventure, dont il ne sait jamais où elle va le mener, avec l'idée bien précise d'helléniser tous les peuples qu'il conquerra. Depuis son enfance bercée par la lecture du poème de l'*Iliade*, il réitère le

rêve d'Agamemnon d'occidentaliser cet Orient si proche et tellement différent et se trouve un ancêtre moral, Achille. N'ont-ils pas une ascendance semblable ? Ne sont-ils pas des héros, fils de dieux et d'humains ? La tombe d'Achille, située à la pointe extrême de l'Asie, est devenue une sorte de pèlerinage pour le nouveau conquérant. Au passage, après avoir envahi ce que l'on nomme actuellement l'Asie Mineure, il accable les troupes de Darius III, empereur de Perse, fonde une capitale – Alexandrie – pour l'Égypte réunifiée sous son commandement et, après un gigantesque parcours à travers l'Asie centrale, revient mourir d'une piqûre de moustique à Babylone, tout comme Achille était mort d'une flèche piquée dans son talon.

La pointe orientale extrême de son aventure est une de ses fondations, la énième Alexandrie, située à l'entrée du Ferghâna. Ses éclaireurs ont dû lui avoir appris l'existence de la ville de Kachgar, mais certainement pas celle de la Chine dont il découvre sans le savoir une des futures grandes routes de la soie. Mais l'Orient l'enveloppe, lui aussi, de sa magie. De roi grec qu'il était, il devient progressivement un empereur oriental, prenant tous les attributs extérieurs de ce nouveau pouvoir, au scandale même de certains de ses compagnons.

Pourtant, il n'adopta pas le fameux costume des Mèdes, si barbare et si étrange ; il ne prit ni les larges pantalons, ni la robe de dessus, ni la tiare, mais il fit un judicieux mélange, qui tenait le milieu entre l'habillement des Perses et celui des Mèdes [...] il porta ce costume d'abord dans ses relations avec les barbares et chez lui avec ses compagnons ; puis il se montra ainsi vêtu en public, lorsqu'il sortait à cheval ou donnait une audience. Ce spectacle choquait les Macédoniens.

Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 45

Que reproche-t-on à ce nouvel Alexandre ? Non pas de se comporter en satrape ni de se laisser aller à des fantaisies morales que la Grèce elle-même ne réprouvait pas vraiment, mais de revêtir les costumes et les attributs de l'Orient : d'abord réticent, Alexandre commence par s'habiller en barbare (le mot est explicitement écrit)

quand il rencontre les barbares. On peut imaginer qu'il choisit cette option pour ne pas choquer les peuples qu'il vient de conquérir. Et assez vite, il finit par adopter ce costume *étrange* (étranger ?) devant ses propres amis, puis en public.

Plutarque résume en quelques lignes quelques éléments majeurs du costume orientalisant : le large pantalon, tellement différent du drapé grec, la robe de dessus, qui est nettement féminine, et la tiare qui sera beaucoup plus tard reprise, réadaptée mais aujourd'hui abandonnée, par les souverains pontifes de Rome. Toutes choses, au demeurant, que les Macédoniens, qui ont accompagné Alexandre depuis son départ et qui sont issus d'un royaume nordique plutôt primitif et rustre, rejettent. Certes l'historien Plutarque nous donne son point de vue de Gréco-Romain classique et conservateur. Mais précisément ce point de vue est intéressant, parce que, de nombreux siècles avant la découverte de l'orientalisme en Europe moderne, le tableau est déjà mis en place et, fait remarquable, déjà rejeté, méprisé par le peuple.

Les héritiers d'Alexandre, ses généraux, à la mort du chef, se partageront l'empire et fonderont des dynasties. Une d'entre elles nous intéresse tout particulièrement : celle qui s'installe en Égypte, les Lagides. Toute l'astuce fut, pour cette dynastie naissante, de détourner les cendres d'Alexandre qu'on ramenait dans le tombeau familial de Macédoine et de les placer dans un tombeau égyptien sous la protection des dieux du Nil. Ces Grecs d'origine vont nettement s'orientaliser en adoptant les mœurs et usages des pharaons. Plus égyptiens que nature, ils abandonneront les vieilles métropoles et installeront leur capitale dans cette Alexandrie tout juste fondée. Leurs rois construiront des temples qui, aujourd'hui encore, sont des modèles (hellénistiques, certes) qu'on visite : Edfou, Philae (au nom si peu égyptien) parmi les mieux conservés. Ils remettront en usage des coutumes anciennes comme celle de se marier entre frères et sœurs pour préserver la pureté de la race royale. Nous sommes déjà, il y a plus de vingt siècles, dans une première décadence de l'orientalisme. Cette période qui va du 1^{er} siècle avant notre ère au 1^{er} siècle après, fascine par son modernisme.

ROME

Rome, située plus à l'ouest encore que la Grèce, se construit à peu près à la même époque sur un système politique spécifique, qu'englobe la notion générale de *Res Publica* (c'est-à-dire « la chose commune », la République). La politique de la République a très tôt poussé Rome à s'étendre autour de la Méditerranée. Bien avant l'Empire, notion politique, tel qu'on le connaît à partir de Jules César, la République romaine s'est constituée une bonne part de l'empire qui va être agrandi surtout à partir du 1^{er} siècle avant notre ère. Et très vite, Rome va se heurter à un ennemi parfaitement oriental : Carthage, sise un peu à l'est de l'actuelle Tunis dans un repli rassurant de la côte. Il ne fallut pas moins de trois guerres puniques pour avoir raison de cette puissance commerciale et militaire. Le danger fut tel qu'Hannibal envahit le sol, lui aussi sacré, de l'Italie et faillit renverser le pouvoir politique de Rome. Tout opposait ces deux puissances, mais un des aspects de cette lutte ne doit jamais être négligé : Carthage a été fondée par des peuples originaires de Tyr, au Moyen-Orient. Leur langue, leurs mœurs sont sémitiques. On se retrouve donc, à plusieurs siècles de distance, dans la même situation qu'Athènes attaquée par les Perses à Marathon, puis à Salamine. Rome, puissance occidentale, établira définitivement sa suprématie en éliminant, en éradiquant cette dangereuse Carthage en 146 av. J.-C., allant jusqu'à semer du sel sur ses ruines. Dès lors, le comptoir tyrien devient le centre d'une colonie romaine banale et tranquille au nom trompeur d'« Africa ».

Les guerres puniques, par suite d'une cascade d'accords et de menaces, forcent Rome à s'occuper, pour la première fois, des affaires d'Asie Mineure : traité d'amitié avec le roi de Pergame, victoires de Flaminius sur Philippe V de Macédoine et de Paul-Émile sur Persée, annexion de la Grèce, alliances avec la Syrie, la Thrace, l'Égypte. Plus tard, au 1^{er} siècle, Rome attaquera le roi du Pont, Mithridate, et soumettra la Colchide. Pompée ira même jusqu'à explorer la Caspienne, découvrant alors qu'une route lointaine et inconnue (route de la soie ou du jade ?) pourrait les conduire en Inde ou en Chine. Mais depuis quelque temps, le centre de l'Asie, qui, pendant longtemps, a été

dominé par la *furia* des Huns, est occupé par un peuple aujourd'hui disparu, mais terriblement redoutable, les Parthes. Des expéditions hasardées par des généraux romains – songeons à Crassus – tournent au pire. La suprématie tactique des Parthes, qui va se faire sentir en particulier à la bataille de Carrhae, tourne au désastre pour Rome : Suréna, fils du chef des Parthes, fait décapiter Crassus et emprisonne les soldats qui ne sont pas morts. On peut supposer avec Jean-Noël Robert (*De Rome à la Chine*) que ces Romains obligés de se fixer en Asie centrale ont sans doute « contribué, aussi, à leur façon, à la pénétration occidentale en Orient ». En tout cas, le rêve de conquête de l'Asie par Rome est désormais stoppé net. À partir de là, il ne sera plus question que de conquêtes commerciales. La *pax romana*, garante d'une paix relative dans l'Empire, s'étend sur l'immense territoire dépendant de Rome.

Après ces épisodes éminemment dangereux pour la Ville, un mouvement souterrain s'insinue lentement dans les esprits des vainqueurs. Alors que la République s'était fondée en réaction contre ses premiers rois étrusques et avait établi au plus haut niveau des garde-fous contre toute tentative de prise de pouvoir personnel (élection des consuls, brièveté de leur exercice, embryon de démocratie avec le Sénat, possibilité de traduire en justice les consuls qui outrepassaient leurs pouvoirs comme ce fut le cas pour Cicéron), la tentation de l'Orient se fait de plus en plus sentir au sein même des grandes familles aristocratiques.

Que va-t-on chercher dans cet Orient, dont l'État romain possède déjà certains territoires (Afrique du Nord, une grande partie du Moyen-Orient) ? Une immense fortune, des plaisirs culinaires, comme le général Lucullus ? Des délices sensuels, comme autrefois dans cette trompeuse Capoue, ville italienne s'il en fut, où s'enlisèrent les armées d'Hannibal ? Pas seulement. Les conquérants tournent leurs regards vers des modèles politiques. Dans un premier temps, Sylla fonde sa fortune et son succès politique en conquérant des royaumes d'Asie Mineure. À son retour à Rome, il instaure une dictature extrêmement sévère avec l'intention profonde de retrouver les bases de la République traditionnelle : un sénat revalorisé et des

institutions en marche. Tout a l'air de se mettre en place : un pouvoir personnel assis sur des bases militaires, le culte de la personnalité, une sensualité diffuse et les proscriptions des ennemis jetés en pâture à la foule. Mais le règne de Sylla, pour annonciateur qu'il soit, présente une importante particularité. Au lieu de se maintenir contre vents et marées à la tête de l'État grâce à ce qui fera pour Montesquieu la caractéristique des États autoritaires, la crainte, il se retire dans ses terres pour y finir ses jours tranquillement. Le modèle est donc à moitié réussi. Ce sera à Jules César, puis à son neveu Octave-Auguste de le porter à sa perfection.

Cela commence par une sorte d'échec. Jules César, qui n'avait de but que la haute fonction de *princeps* (le « Prince » ou premier d'entre tous), puisqu'il n'était plus question de reconstituer la fonction royale honnie du peuple, se perdra dans sa dernière ambition. C'est parce qu'il voulait mettre à la raison les Parthes et, par voie de conséquence, acquérir la domination universelle, qu'en 44 av. J.-C. le groupe des conjurés, rebelles à toute notion de royauté, le met à mort en plein Sénat. Il faudra toute l'habileté hypocrite d'Auguste pour faire passer la pilule impériale.

L'héritier de la *gens Iulia* a compris un certain nombre de choses : le pouvoir politique ne pourra se former ni se perpétuer que par les armes et par un accord profond entre les armées et leur chef ; on doit conserver toutes les apparences de la démocratie « républicaine » en maintenant artificiellement les consuls et le Sénat, tout en établissant durablement le pouvoir personnel ; la royauté, impossible à Rome, est remplacée, dépassée par celle de *principat* ou d'*imperium* ; et les empereurs césariens, comme la plupart de leurs successeurs, se ceignent la tête d'une couronne de lauriers. L'Empire romain, qui avait été fortement constitué du temps de la République et qui sera agrandi par les empereurs, au point que, sous Auguste, on ne fermera symboliquement le temple de Mars (la Guerre), pour signifier que l'empire est en paix, qu'à deux reprises, couvre l'Italie, une partie de l'Angleterre actuelle jusqu'en Écosse, la Gaule, la presque totalité de la péninsule Ibérique, toute l'Afrique du Nord, la Cyrénaïque, l'Égypte, le Moyen-Orient, l'Asie Mineure, la Grèce et le reste de l'Europe jusqu'au